



HAL
open science

Des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ?

Ludovic Gaussoit

► **To cite this version:**

Ludovic Gaussoit. Des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ?. Cahiers du Genre, 2005, n° 39 (2), pp.153-172. <10.3917/cdge.039.0153>. <hal-04135858>

HAL Id: hal-04135858

<https://hal.science/hal-04135858v1>

Submitted on 28 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ?

Ludovic Gaussoit

DANS **CAHIERS DU GENRE** 2005/2 (N° 39), PAGES 153 À 172
ÉDITIONS **ASSOCIATION FÉMININ MASCULIN RECHERCHES**

ISSN 1298-6046

ISBN 9782747593789

DOI 10.3917/cdge.039.0153

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2005-2-page-153.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Féminin Masculin Recherches.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Des rapports sociaux de sexe à la connaissance de ces rapports : une vertu cognitive de la non-conformité ?

Ludovic Gausso

Résumé

L'objet de cet article est l'influence des rapports sociaux de sexe sur la connaissance de ces derniers. Le fil conducteur est la dette de la sociologie à l'égard de la pensée féministe et les questions (sociologiques) que cette dette pose. Il semble admis au sein des sciences sociales que c'est la transformation des rapports sociaux de sexe qui a permis — ou contraint — le développement de la problématique des rapports sociaux de sexe. Il semble moins bien connu et surtout reconnu que celui-ci n'est pas le produit du fonctionnement « normal » du champ scientifique. Cet article propose ainsi une contribution à l'élucidation de la genèse des problématiques de sexe dans les sciences sociales en interrogeant les conditions sociales de leur renouvellement.

SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE — ÉPISTÉMOLOGIE — STANDPOINT THEORY
— FÉMINISME — GENRE — RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

La prise de distance et la dissidence par rapport à un monde social, ses normes, ses centres de pouvoir et ses institutions, sont des conditions nécessaires pour le comprendre, l'analyser, en saisir les tensions et les mutations (Nicole Lapierre 2004).

Le problème étudié ici peut être formulé simplement : comment se fait-il que le questionnement portant sur les rapports entre les sexes, y compris le questionnement sociologique sur

les *rappports sociaux de sexe*, a été dans la période contemporaine initié et élaboré par des auteures et dans des perspectives féministes ? Cela ne contredit-il pas les *préalables de la méthode sociologique* si prégnants en France, au moins de Durkheim à Bourdieu, à savoir la nécessité de la rupture épistémologique, de la distance et de la défiance à l'égard du « sens commun » et plus largement à l'égard de l'« analyse idéologique » (au sens de Marx comme de Durkheim) ? Voilà qui pose un problème redoutable, un problème classique de sociologie de la connaissance ¹.

Il s'agit d'examiner sous un angle particulier l'hypothèse générale selon laquelle c'est en tant que dominé(e)s, minorité, ou mineurité ², dans les rapports sociaux de sexe que certaines féministes ont pu développer à ce propos un point de vue spécifique, situé, engagé, différent du point de vue qui, de ce fait, apparaît également situé et engagé quoique dominant et normatif, androcentré et hétéronormatif, homophobe. Comme on a pu l'indiquer ailleurs (Gaussot, à paraître), cette proposition pose bien des questions et les angles d'attaque possibles sont nombreux. Nombreux sont également les écrits, recherches, chercheur(e)s qui d'une manière ou d'une autre ont apporté une contribution à la formulation et parfois à l'élucidation du problème, soit sous une forme générale (position et connaissance), soit sous une forme spécifique (dans l'étude des rapports sociaux de sexe). Il s'agit là d'un problème classique concernant les conditions de l'objectivité/objectivation en sciences sociales, posé plus spécifiquement par les rapports de genre. L'angle d'approche choisi est celui des conditions sociales de production de la connaissance. Les questions soulevées tournent autour de celle de *l'enracinement social de l'observateur* : l'engagement, l'idéologie, les valeurs, les intérêts, la position ou la situation sociale, le point de vue, etc., de l'observateur et leur incidence sur la connaissance pro-

¹ Je remercie Anne-Marie Devreux et Roland Pfefferkorn pour leur relecture d'une version antérieure de ce texte ; ainsi que les lecteurs, lectrices de la revue de m'avoir permis par leurs remarques de préciser certains points de ce texte.

² Moscovici (1979) avançait, en s'inspirant peut-être de Colette Guillaumin, le néologisme « mineurités » pour désigner ceux qui, par transgression de la norme ou incapacité de s'y conformer, sont mis en tutelle ou en marge.

duite, bref les rapports entre *sujet connaissant situé* et *objet de la connaissance*.

Rapports sociaux de sexe et connaissance de ces derniers

L'examen de la genèse empirique des problématiques de sexe dans les sciences sociales³ pose le problème théorique des conditions sociales de production de ce savoir. Celles-ci peuvent être interrogées de différents points de vue et cadres théoriques : on peut distinguer notamment les approches centrées sur la question de l'idéologie et de l'engagement, celles qui portent davantage sur les conditions matérielles, celles qui adoptent le point de vue plus culturel des normes sociales dominantes et du rapport aux normes influant sur le regard.

En ce qui concerne l'engagement féministe en faveur d'une société autre, notamment une société sans classes *de sexe*, il semble que c'est à partir du moment où l'on a imaginé ou cru possible une société de ce type que le sens et la place du sexe et des rapports de sexe ont pu être spécifiquement pensés dans les sciences sociales. À partir du moment donc où le genre a été pensé comme assignation non inéluctable. Cela pose la question du sens et de la fonction cognitive de l'utopie féministe pour la recherche sur le genre et la domination masculine ainsi que celle de l'ancrage social de ce point de vue (Gaussot 2003). Une telle démarche, qui rejoint celle de Karl Mannheim (1956) et de Paul Ricœur (1986), conduit à questionner davantage les rapports sociaux (de sexe) et la position dans ces rapports. On peut ainsi consolider l'analyse de la part et de la place de l'idéal et de l'idéal dans la déconstruction du savoir des sciences sociales sur le genre en revenant plus systématiquement à la question matérielle des rapports sociaux (de sexe), de la position au sein de ces rapports et de *l'effet de cette position sociale sur la perception et la connaissance de ces rapports* (Gaussot, à paraître).

³ Mathieu (1971, 1991), Chabaud (1984), Daune-Richard, Devreux (1986), Devreux (1995), Ellena, Gaussot (2001), Gaussot (2002a), Laufer, Marry, Maruani (2003).

La critique féministe reprend et reformule l'un des problèmes centraux de la sociologie de la connaissance et de l'ensemble des sciences sociales : existe-t-il un « point de vue privilégié » sur lequel fonder l'objectivité de la connaissance ⁴ ? Quelles en sont les conditions sociales ? Un ensemble de propositions féministes, les plus fécondes sans doute sociologiquement, s'inscrivent dans le cadre de l'épistémologie de la *connaissance située* (*situated knowledge*) ou encore du *point de vue* (*standpoint theory*). On ne peut ici qu'évoquer certains aspects de ces recherches, étant donné la complexité et l'évolution des positionnements, des enjeux et des débats. Schématiquement, la question du *point de vue* peut être rattachée à deux pôles : d'une part, à la subjectivité, à l'expérience singulière, à la condition particulière, au corps propre, notamment dans les approches désignées comme essentialistes ou différentialistes ; d'autre part, à une approche plus sociologique et universaliste qui met l'accent sur la position occupée dans les rapports sociaux, de sexe en particulier. Les théorisations féministes de l'ancrage social ou du point de vue refusent souvent de considérer celui-ci comme un simple « biais », la notion de biais renvoyant souvent à une conception traditionnelle de l'objectivité (comme point de vue de nulle part). À l'inverse, elles n'acceptent pas toujours l'idée qu'un certain ancrage (dominé) puisse être une condition suffisante de la lucidité. On évoquera ici certaines contributions majeures, celles notamment de Sandra Harding et de Donna Haraway ⁵. Harding explore dans cette direction les voies fé-

⁴ Mais toute connaissance suppose-t-elle objectivation ? Il suffit ici de préciser le sens dans lequel le terme est utilisé : il s'agit du travail d'extériorisation, de formulation, de stabilisation du sens de l'expérience, travail qui est loin d'être un privilège scientifique. Les sciences sociales n'ont pas le monopole de l'objectivation. Au contraire, il s'agit de tirer la leçon du constat que les actrices du mouvement féministe sont à l'origine de cette objectivation. En ce sens, objectivation n'est pas opposable à compréhension. Il s'agit de remettre en question l'idée quasi « corporatiste » selon laquelle l'objectivation de l'expérience sociale serait le but et le résultat « naturel » de l'activité exclusive du chercheur (« stipendié par l'État » selon la formule de Max Weber) : ce qu'on appelle aussi la « posture objectivante ».

⁵ On trouvera une présentation et une discussion de la *standpoint theory* (rassemblant les contributions de Dorothy Smith, Donna Haraway, Patricia Hill Collins, Nancy Hartsock et Hilary Rose) notamment dans Harding (2003).

ministes du connaître. Elle essaie de construire une épistémologie du *standpoint*⁶ en questionnant les présupposés et les conceptions de l'objectivité, de l'universalité et de la neutralité scientifique *dominantes* à partir des positions féministes : la tendance relativiste « postmoderniste » et la tendance *standpoint* radicale d'inspiration marxiste, elles-mêmes critiquées. À l'opposé d'un « scepticisme postmoderniste » conduisant à l'abandon des idéaux régulateurs du travail de recherche, elle propose finalement un approfondissement et une application plus contraignante de ceux-ci dans le cadre d'une objectivité « forte » incluant la reconnaissance du caractère nécessairement positionné et engagé de ces savoirs et sachant en rendre compte, car en réalité ces idéaux ne sont en fait pas respectés. Pour sa part, Haraway se propose également de sortir de l'alternative opposant, d'un côté, une conception traditionnelle de la scientificité qui s'interroge peu sur ses présupposés et, de l'autre, le glissement vers le relativisme absolu (« programme fort en sociologie de la science » ou « constructionnisme social radical » qui réduit la science à des « jeux institutionnels agonistiques rhétoriques ») qui interdit finalement de se prononcer sur la fiabilité ou la pertinence de tout savoir. Elle cherche une version féministe de l'« objectivité incarnée » et suggère une voie moyenne non transcendante consistant à accepter et à tirer les conséquences logiques et sociologiques du fait que toute connaissance est nécessairement partielle, limitée et située (cf. aussi Juteau-Lee [1981] sur les visions partielles et partiales).

Cette épistémologie a sans doute surtout été théorisée dans les pays anglo-saxons, mais les féministes françaises radicales (notamment Delphy, Guillaumin, Mathieu) ont, au moins dans le champ qui nous intéresse, posé certaines bases et discuté des mêmes problèmes. Les épistémologies de la connaissance située et du *standpoint* abandonnent l'idée de neutralité et de détachement pour poser que « toute connaissance est nécessairement située dans le temps et l'espace » et ancrée « dans les conditions

⁶ Notion qui renvoie ici d'une part à l'idée qu'à un ensemble de conditions sociales d'existence correspond un certain positionnement épistémologique et politique, d'autre part à la thèse selon laquelle la position subordonnée offre une perspective cognitive meilleure que la position privilégiée. Harding évoque par exemple le *standpoint* ouvrier, féministe, tiers-mondiste, gay.

matérielles d'existence spécifiques à un groupe et à une époque donnée » (Ollivier, Tremblay 2000). Critiques d'abord à l'égard du positivisme, elles se différencient quant à la manière de se positionner par rapport au(x) relativisme(s) et au(x) marxisme(s). Elle peuvent être rattachées d'un côté aux néo-kantiens Weber et Simmel pour la reconnaissance de la fonction cognitive du *point de vue*, des *a priori*, des *cadres* de pensée, du nécessaire « rapport aux valeurs » à partir duquel s'élabore la construction de l'objet, mais en refusant la rupture entre le *théorique* et le *politique* préconisée par la « neutralité axiologique » ; elles peuvent être rattachées de ce côté à Marx et en partie à Mannheim concernant la question de l'effet de la *position sociale* sur la connaissance sociologique. L'originalité réside dans le fait qu'il s'agit d'interroger la position sociale dans les *rapports de classe de sexe* et les effets cognitifs et scientifiques de cette position.

Une manière complémentaire de rendre l'hypothèse opératoire consiste à interroger ces processus du point de vue plus culturel des normes sociales dominantes et du rapport à celles-ci. Les concepts et couples conceptuels utilisés parfois indifféremment pour désigner les processus en jeu (dominant/dominé, majoritaire/minoritaire, norme/déviance, conformité/non-conformité, etc.), montrent la pluralité des cadres mobilisables et la difficulté d'appréhender globalement une réalité si complexe. Il faudrait interroger les rapprochements et les distinctions théoriques *et pratiques* concernant les rapports de pouvoir, l'expérience qui en est faite, les conditions du savoir, entre position dominée dans les rapports sociaux et situation de non-conformité du point de vue des normes : on peut considérer qu'il s'agit de différents aspects de l'expérience sociale s'inscrivant dans des logiques différentes et qui méritent d'être appréhendées dans des cadres théoriques distincts. Ainsi le cadre théorique des rapports sociaux inclut-il les différents termes du rapport au cœur de la dynamique sociale, tandis que le cadre théorique norme/déviance semble situer l'un des termes à la marge, voire en dehors du fonctionnement social (ce qui rend éventuellement possible un nouveau regard sur ce fonctionnement). Le premier cadre se prête à une analyse du fonctionnement des rapports socio-économiques, en termes de rapport de force, voire de rapport de classe (de sexe), en termes d'exploitation particulièrement ; le

deuxième se prête davantage à une analyse du fonctionnement des normes identitaires et comportementales (sexuelles par exemple), en termes d'assujettissement. Il est possible, dans cette perspective, de poser la question du « point de vue » original sur le monde social potentiellement autorisé par cette situation. Une certaine expérience et un certain rapport (critique) aux normes sociales dominantes peut-il aider à la mise au jour du caractère social de ces normes, dans leurs dimensions prescriptive et contraignante ? Ce rapport critique peut-il par là même faciliter l'objectivation de ces normes ? La contestation des normes et rapports sociaux n'est-elle pas un préalable au développement des problématiques de sexe dans les sciences sociales ? Y aurait-il par là une vertu (cognitive) de non-conformité ?

Sur les vertus cognitives de la non-conformité

Je me contenterai d'évoquer ici, sans prétendre à l'exhaustivité et de manière simplificatrice, quelques recherches importantes sous cet angle, pour suggérer que cette idée a été déclinée fréquemment et très diversement et qu'elle constitue à ce titre un fil conducteur important de l'histoire de la sociologie avec lequel renoue l'épistémologie féministe.

Dans la tradition marxiste, le prolétariat révolutionnaire a été pensé comme le porteur du sens (dans le double sens de direction et de signification) de l'histoire, en vertu même de sa position de dominé, d'exploité, et plus encore en vertu de sa lutte contre cette situation : porteur de la société à venir (socialiste) et, de ce fait même, porteur de la signification objective de la société (capitaliste). Le point de vue (*standpoint*) du prolétariat apporterait dans cette perspective un surcroît de lucidité, *en tant que classe capable de penser et de vouloir sa propre disparition* (avec celle du système)⁷. Georg Simmel (1999), repris ensuite par Schütz, théorise quant à lui la situation et la figure de l'Étranger comme incarnant la dialectique du proche et du lointain, du dedans et du dehors, de l'indifférence et de l'engage-

⁷ On pense notamment à Lukacs (1960), mais aussi à Löwy (1985).

ment, situation représentant selon Simmel le plus haut degré d'objectivité :

Comme il n'a pas de racines qui l'attachent aux composantes singulières ou aux tendances divergentes du groupe, il adopte globalement à leur endroit l'attitude spéciale de « l'homme objectif ».

On peut considérer que Mannheim (1956) a essayé en partie de réaliser la synthèse de ces positions : les classes ascendantes, mues par une utopie et engagées dans un conflit avec le monde « tel qu'il est », sont à même d'identifier et de révéler l'idéologie dominante comme telle⁸. Ricœur (1986) reprend et développe remarquablement cette idée. Dans un deuxième temps, chez Mannheim (mais non chez Ricœur qui refuse cette solution finalement classique de sortie du relativisme absolu), les « intellectuels sans attaches sociales », les intellectuels marginaux (et non « mandarins »)⁹, eux-mêmes « *nullement en harmonie avec la situation existante ni assez en accord avec elle pour qu'elle ne leur pose plus de problèmes* » sont supposés pouvoir être les porteurs potentiels d'un dépassement, d'une synthèse des perspectives, *en vertu même de leur non-conformité*¹⁰.

Dans une période plus récente, et toujours dans le seul souci de suggérer la diversité et la multiplicité des approches illustrant cette « vertu cognitive de la non-conformité », on peut

⁸ Weber (1965) a lui aussi évoqué incidemment la vertu heuristique de l'engagement utopiste, à propos notamment de la connaissance particulière du droit que peut procurer une position anarchiste : « point archimédien » situé en dehors des conventions et des présuppositions qui paraissent évidentes aux autres et pouvant « lui donner l'occasion de découvrir dans les intuitions fondamentales de la théorie courante du droit une problématique qui échappe à tous ceux pour lesquels elles sont par trop évidentes » (p. 370 et suiv.). Mais il ne s'agissait pas pour Weber de faire l'apologie des évaluations et des jugements de valeurs, au contraire, ce n'était qu'un argument utilisé pour reprocher leur partialité partisane aux défenseurs des prises de position et des évaluations (les leurs en fait) dans l'enceinte universitaire.

⁹ Sur ce point, cf. les recherches de Gabel et de Löwy et Perivolaropoulou (2001).

¹⁰ Mannheim (2001) indiquait que la « méthode sociologique » elle-même avait été propagée à l'origine par des « couches sociales dissidentes ». Il soulignait que les synthèses, qui « elles non plus ne flottent pas dans un espace sociologiquement inerte mais ont aussi leur champ de possibles et leur potentiel dans une situation structurellement déterminée », restent de toute façon provisoires.

rappeler d'autres types de questionnements. Moscovici en psychologie sociale, Touraine en sociologie ont contribué à la reconnaissance des minorités et des mouvements sociaux contestataires comme porteurs potentiels d'innovation ou de changement social. C'est d'ailleurs explicitement en référence à l'influence des mouvements sociaux « réels » (dont le « mouvement des femmes ») que Moscovici présentait la nécessité de construire un nouveau modèle d'intelligibilité des phénomènes de déviance, de marginalité, de minorité, et proposait, « *au lieu de regarder la société du point de vue de la majorité, des dominants, de la regarder du point de vue de la minorité, des dominés* ». Il s'agissait d'adopter le point de vue de la minorité, considérée comme déviante dans la vision dominante. On peut rappeler aussi à ce propos l'analyse de l'anomie faite par Duvignaud (1986) : l'anomie est pensée non comme pathologie de la régulation, ce qu'elle est plutôt chez Durkheim, mais comme *subversion* et *anticipation*. La transformation de la société et plus particulièrement la « destruction » des normes établies provoquent des comportements inédits et des réactions « anomiques » comme la contestation des normes, certaines pratiques marginales, déviantes, voire artistiques, qui peuvent constituer des expériences de rupture (souvent vues d'abord comme *hérétiques*) où s'inventent les formes de vie de demain en même temps qu'une *forme de lucidité spéciale*. Dans son analyse des fondateurs de la sociologie, Ansart (1979) avance, de manière assez similaire, que la condition de la créativité sociologique ne réside pas seulement dans une position de détachement par rapport au système établi, mais bien dans un acte de *refus des valeurs établies*. La rupture se présente comme une nécessité en sciences sociales, elle se fait à l'égard du « sens commun » ou de la pensée dominante qui conforte l'ordre établi. La créativité sociologique est en rapport, par une sorte de nécessité interne, avec l'adhésion idéologique (ou utopique selon l'expression de Mannheim). Pierre Bourdieu développait une position très proche, tout en défendant une conception « dure » de la scientificité. Ainsi selon Pierre-Jean Simon (1983) :

C'est semble-t-il du côté des nouveaux mouvements sociaux et des idéologies en gestation — c'est-à-dire du côté de ce qui bouge vraiment dans les sociétés, ce qui tend à les transformer,

à les bousculer, à instituer par la contestation des ordres établis de nouveaux rapports sociaux, de nouvelles représentations collectives et de nouvelles valeurs — que s'offrent [au sociologue] les chances de trouver des questions réellement nouvelles et des perspectives vraiment neuves sur les phénomènes de société.

La liste est loin d'être exhaustive ¹¹. Il serait possible d'établir, par exemple, un parallèle avec certaines propositions des phénoménologues comme Schütz et des ethnométhodologues comme Garfinkel. Dans un registre plus méthodologique peut-être, ces derniers ont préconisé la rupture des routines (*breaching*), la rupture de l'allant-de-soi comme procédé de mise au jour des techniques et des normes régissant l'interaction. Le problème se retrouve également dans la discussion épistémologique et méthodologique des rapports entre l'*insider* et l'*outsider* (Merton), le dedans et le dehors, la distance et l'engagement (Elias), l'étrangeté et la familiarité, bref dans la question de la position « idéale » de l'observateur par rapport au monde et à ceux qu'il analyse, avec tous les degrés intermédiaires d'implication/détachement entre, d'un côté, l'adoption du point de vue de l'indigène (*going native*), de l'autre, l'observation la plus distanciée (« on n'observe bien que de l'extérieur » écrivait Comte), problème notamment posé dans le cas de la recherche qualitative et de l'observation participante ¹². Mais notre propos ici n'est pas de discuter de la distance idéale à établir à l'égard de l'objet, des enquêtés, mais de la capacité de « l'acteur » à être le sujet d'un savoir, un savoir objet non pas tant d'un « compte rendu » que d'une réappropriation plus ou

¹¹ Les travaux sur la question sont innombrables. Lapierre (2004) présente une « galerie de portraits » autour des figures archétypales de l'intellectuel comme étranger, de l'intellectuel sans attaches, du paria (Arendt), etc., dont les expériences décalées « aiguisent les interrogations et stimulent la pensée ». Mais, à part quelques exceptions comme celle de Montaigne dont la « liberté de penser » et l'ouverture à la différence sont renvoyées à l'expérience de la marginalité, au « décalage par rapport aux normes de la société » (notamment sexuelles), le décalage ou la non-conformité du point de vue du genre n'y sont pas traités.

¹² Les « informateurs privilégiés » des ethnologues illustrent bien la position de ceux qui se situent à l'intersection de différents mondes, différentes cultures, ni complètement dedans, ni complètement dehors, ce qui peut faire d'eux des *passeurs* pouvant introduire le chercheur. On en trouve un exemple saisissant dans Rabinow (1988) : « Ali : un étranger de l'intérieur ».

moins avouée de la part des professionnels de la connaissance souvent soucieux de leur *position de monopole* (Mannheim 2001).

L'idée illustrée diversement dans les exemples donnés plus haut est finalement assez simple : l'adhésion, l'acceptation, l'accord avec le monde social tel qu'il est ne facilitent pas la distanciation nécessaire à l'objectivation de ce monde. Inversement, une certaine extériorité (désaccord, décalage, décentration, excentration ou excentricité¹³) par rapport au monde tel qu'il est peut représenter une condition sociale facilitant précisément la rupture avec les « centrismes » (ethno-, socio-, domino-, andro-, adulto-, etc.).

Critique féministe et développement des problématiques de sexe/genre

Notre ambition n'est pas ici de restituer l'émergence et le développement des problématiques de sexe/genre dans les sciences sociales, mais d'interroger leur lien avec la position/situation des auteures considérées comme fondatrices du champ, non pas pour relativiser la portée de ces recherches mais pour en explorer les conditions. On peut rappeler d'abord brièvement des choses bien connues (Gaussot, à paraître). Dans les sciences sociales, les problématiques de sexe ont été développées et enrichies, bouleversées, « subverties » à partir de la deuxième moitié et même du troisième tiers du XX^e siècle ; d'une perspective naturaliste ou fonctionnaliste renvoyant la division sexuelle du travail à l'évidence de la différence des sexes, les problématiques de sexe ont bénéficié d'un travail de rupture et de construction, pour se hisser à un niveau d'appréhension sociologique considérant les rapports entre les sexes/genres *en tant que rapports sociaux* ; en France notamment, l'impulsion et une grande part des contributions au développement de ce champ n'émergent pas de manière immanente du fonctionnement « normal » du champ sociologique, mais de l'extérieur, dans un

¹³ Pour reprendre un terme utilisé notamment par Gauthier (1994).

climat de subversion¹⁴. Ce sont en outre, comme le rappelait Guillaumin (1981) :

Des femmes, des individus appartenant au groupe des femmes (et non un individu d'un autre groupe s'instituant le médiateur et l'interprète d'un groupe auquel lui-même n'appartient pas) qui ont produit ce renversement.

Ce qui pose la question de l'engagement ou de la prise de position, celle de la situation au sein des rapports sociaux de sexe, et de leurs rôles respectifs dans l'analyse de ces rapports.

Les auteur(e)s féministes ont théorisé les raisons et les conditions du renouvellement du regard porté sur le sexe/genre. Les recherches féministes portent en effet souvent indissociablement sur la connaissance de l'objet (le genre ou les rapports sociaux de sexe), sur le sujet de cette connaissance et sur leur dialectique. On peut rappeler par exemple qu'en France, dès les années soixante-dix, la critique et l'analyse féministes ont élaboré une analyse matérialiste de l'oppression et de la domination masculine. Celle-ci a débouché tout à la fois sur une analyse de la conscience dominée (des femmes), une analyse de la prise de conscience de l'oppression par les sujets-femmes et une analyse de l'effet de cette prise de conscience sur les normes¹⁵, les rapports de sexe et la manière dont les sciences sociales appréhendaient ces normes et rapports de sexe. La théorie féministe de la connaissance participe de l'épistémologie du point de vue, elle accorde à l'expérience individuelle et collective un statut politique *et* théorique. Enfin, elle a essayé de suggérer que c'était la prise de conscience de l'oppression de la

¹⁴ Comme le rappelle Claude Zaidman dans sa présentation de la traduction de The « Arrangement between the sexes » (1977, 2002), Goffman abordait le problème des relations entre la recherche scientifique et le politique et signalait l'antériorité du mouvement social sur la production sociologique : « Comme souvent au cours de ces dernières années, nous avons dû nous en remettre aux *contestataires* pour nous remémorer notre sujet » (c'est moi qui souligne).

¹⁵ Il s'agit ici de normes comportementales, identitaires, et bien sûr aussi juridiques.

part des opprimé(e)s en révolte contre leur situation qui avait débouché sur une connaissance théorique de l'oppression ¹⁶.

Ainsi, c'est leur situation/position dans les rapports de sexe qui leur aurait permis de (qui les a contraintes à) objectiver certains « biais » de sexe. Plus précisément du point de vue des normes et de la conformité, c'est la remise en cause politique des normes genrées qui a permis de poser la question dans le champ de la science, au premier chef en constituant ces normes comme telles (en élargissant le champ du politisable comme dira Bourdieu [1998], reconnaissant alors le rôle politique sinon cognitif du féminisme). Les normes sociales sont non seulement sexuées, genrées — elles se différencient selon le sexe —, mais aussi sexistes — elles se différencient de manière asymétrique et hiérarchique, ce que les féministes (sociologues notamment) mettront en évidence ¹⁷. Deux domaines ont très tôt fait l'objet de la critique et de la recherche féministes : 1) l'un dans l'univers des normes et rapports sociaux du travail (la division genrée du travail) ; 2) l'autre dans l'univers des normes sexuelles (notamment la « contrainte à l'hétérosexualité »). Après avoir rappelé le premier point, je développerai davantage le second.

1) Les féministes ont remis en cause les normes genrées, et d'abord la division genrée du travail ou l'assignation prioritaire des femmes à la « reproduction » et au « privé », et des hommes à la « production » et au « public », ces catégories dichotomiques étant elles-mêmes produites par homologie sur le modèle de la division/hiérarchie des sexes. Comme Delphy (2001) a essayé pour sa part de le montrer, la contestation des normes dominantes, à commencer par cette assignation prioritaire des femmes

¹⁶ « La théorie féministe du *standpoint* s'appuie sur les idées marxistes concernant le rôle du prolétariat pour suggérer que les femmes, en tant que classe opprimée, ont la capacité non seulement de situer (*frame*) leur propre expérience de l'oppression mais aussi de voir plus clairement les oppresseurs — et par là le monde en général. » (Millen 1997). La question de savoir si le point de vue féministe en tant que position subordonnée et marginalisée discrédite simplement le point de vue masculin, dominant, a été discutée longuement au sein même du champ des recherches féministes (cf. notamment la discussion Harding-Haraway). Parmi d'autres, Mathieu (1991) apportait une réponse très nuancée (Gaussot 2002b).

¹⁷ Sur la critique féministe précoce de l'approche fonctionnaliste des « rôles de sexe », cf. notamment Millett (1970).

à la sphère « domestique » dévalorisée et exploitée, a sans doute été nécessaire pour dénaturiser ces normes et ces pratiques, en montrer tout l'arbitraire, la dimension politique. En l'absence de contestation, ces normes pouvaient passer pour l'expression de « l'ordre des choses », pour naturelles, fonctionnelles, bref normales. Ce qui n'incitait pas les sociologues à les étudier. La politisation du « privé » et du personnel a permis de les construire aussi théoriquement comme objets bons à penser par les sciences sociales, puisque objets construits socialement de part en part ; le sujet historique « femmes » rend possible la constitution des femmes comme objet de la théorie (Delphy, Guillaumin) ; la critique de l'androcentrisme précède son analyse ; le mouvement féministe anticipe et rend possible la construction sociologique des catégories de sexe¹⁸. En d'autres termes, l'expérience (de l'oppression) et sa remise en cause renouvellent la théorie (et pas seulement celle de l'expérience).

2) L'étude connexe de l'homosexualité pose plus directement la question des normes (sexuelles) et du rapport à celles-ci. Chamberland (1997) présente une synthèse des problématiques qui se développent dans les sciences sociales à propos de l'homosexualité. L'analogie avec les problématiques de genre et de rapports sociaux de sexe apparaît très clairement. Au cours des années quatre-vingt-dix surtout, les études *gais et lesbiennes* remettent en cause les analyses de la sexualité dans les sciences sociales. Celles-ci appréhendaient en effet l'homosexualité principalement comme un phénomène individuel et pathologique, et non comme un phénomène historique, social et culturel. La cible de la critique et de l'analyse est clairement désignée : l'hétéro-normativité androcentrée et homophobe.

¹⁸ Il faudrait rendre compte plus précisément des débats et des réalités internes au mouvement féministe sur la question du rapport entre militantisme et recherche, tous deux conçus, pour des raisons parfois très différentes, tantôt comme incompatibles, conciliables ou indissociables (cf. notamment Collectif 1984 ; Lagrave 1990 ; Picq 1993 ; Gaussot 2002a). Si certaines ont pris leurs distances par rapport au militantisme et au mouvement, pour coller parfois, selon le mot de Lagrave (1990), à l'orthodoxie scientifique exigée par le « champ », d'autres ont prédit pour ainsi dire le déclin des études féministes avec celui du mouvement social *qui les portait*.

Wittig est l'une des pionnières de ce courant, à travers sa critique des catégories de sexe, des mécanismes de production de la différence (opérant par naturalisation, dé-historicisation, universalisation et biologisation) et de la « contrainte à l'hétérosexualité »¹⁹ comme régime politique, sans oublier ce qu'elle appelait les « savoirs gardiens » de l'ordre symbolique, tels la psychanalyse ou l'anthropologie structurale. L'hétérosexualité n'est pas pensée comme une forme de sexualité parmi d'autres au sein du « dispositif de sexualité » (Foucault 1976), mais comme la norme qui ordonne ce dispositif. Wittig dénonce et conceptualise l'hétérosexualité comme régime politique, base d'un contrat social auquel les lesbiennes, « *transfuges de leur propre classe* », refusent de se soumettre :

La femme n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels.

D'où la proposition paradoxale de Wittig :

*Les lesbiennes ne sont pas des femmes*²⁰.

L'« ennemi principal » serait selon Wittig le régime politique de l'hétérosexualité. Celle-ci n'est pas considérée comme un donné indiscutable, un fait de nature, mais comme une norme contraignante indissociable des catégories de sexe, dont il s'agit de sortir en construisant notamment une idée du neutre qui échapperait au genre²¹. Wittig ne réclamait pas tant en effet de sortir de la dichotomie hiérarchique, réductrice et répressive du genre en promouvant une *pluralité* libératrice avec la laquelle l'ordre hétérosexuel peut en fait tout à fait composer, elle revendiquait et cherchait dans son entreprise littéraire les voies d'un dépassement *du* genre, une sortie possible de cette assignation identitaire hiérarchique. Utopie qu'on peut considérer comme bien plus radicale. Est visée, au-delà de la critique du marxisme mais aussi d'un certain féminisme, la rupture com-

¹⁹ Titre du premier numéro de *Nouvelles questions féministes* (1981).

²⁰ Butler (2002) fait écho : « Les lesbiennes n'ont rien d'autre en commun que leur expérience du sexisme et de l'homophobie ».

²¹ « Le genre, en imposant aux femmes (seulement) l'utilisation d'une catégorie particulière, représente une mesure de domination et de contrôle » (Wittig 2001).

plète avec la culture normative, hétérosexuelle, bref hétéro-normative, ce que Wittig allait appeler « *the straight mind* »²².

La perspective *queer* (littéralement bizarre, étrange, hors norme) comme celle des *gay & lesbian studies*, s'inscrit dans le prolongement des recherches de Wittig, ou plus récemment de Butler. Elle est présentée par Chamberland comme renouvelant les problématiques, à partir d'une sexualité hors normes qui positionne à la *marge* du social, à la fois intérieure et extérieure²³. Plus précisément encore, la situation des lesbiennes, à la fois homosexuelles et féministes, est présentée comme cumulant les avantages (si l'on peut dire : il s'agit d'avantages heuristiques et cognitifs²⁴) : elles doivent se battre à la fois contre l'androcentrisme des structures universitaires, l'hétérocentrisme de la pensée féministe et le sexisme des études gaies (qui oublient les inégalités liées au sexe).

* *
*

La revue de la littérature et l'exemple du féminisme contemporain suggèrent tout l'intérêt qu'il y a à interroger les conditions sociales de l'objectivation, en particulier l'objectivation des rapports de sexe. Entre les rapports sociaux de sexe et la connaissance de ces derniers s'insère une dialectique complexe

²² Certaines approches « postmodernistes » aboutissent, par des voies certes très différentes sinon inverses, à un renversement des perspectives proche de celui opéré dans les approches matérialistes en ce qui concerne en particulier la détermination du sexe par le genre (Jami 2003). Butler pose ainsi la question de savoir s'il existe un « genre » qui préexisterait à sa codification, ou si ce n'est pas plutôt parce qu'il est soumis à une codification que le sujet genré émerge au sein et par l'entremise de cette modalité d'« assujettissement ».

²³ Bourdieu (1998) développait un point de vue en partie semblable à propos non pas du mouvement féministe en tant que tel, dont on a surtout retenu qu'il donnait la leçon, mais du mouvement gay et lesbien. Il reconnaissait dans la disposition subversive de ce mouvement, liée à son statut stigmatisé, une capacité spécifique à mettre au service du travail théorique : la mise en évidence de la mythologie de l'androcentrisme et de l'ordre hétéronormatif construit contre « l'homosexuel ».

²⁴ Les travaux de Gaulejac (1987) notamment ont mis en évidence les coûts affectifs et psychologiques des déplacements et décalages sociaux, bien qu'il n'y soit question que des décalages dans l'ordre des classes sociales.

qui montre d'une part que la connaissance sociologique est, contrairement à ce qu'elle prétend souvent, loin d'être détachée des « cadres sociaux » qui la rendent de fait possible, d'autre part que les rapports sociaux de sexe nécessitent un acte de connaissance pour être appréhendés en tant que tels. L'examen montre que le questionnement de la marge (aux deux sens : questionner la marge et questionner *depuis* la marge) est susceptible de révéler la norme comme telle, tout comme chez Mannheim le point de vue utopique était initialement conçu comme révélateur de l'idéologie dominante. Les normes ne sont pas neutres du point de vue du genre, surtout celles touchant à l'identité ou aux relations entre les individus et entre les groupes (de sexe).

Le savoir sociologique a pu fonctionner sans se soucier de ces questions, jusqu'à ce que les dominées, les mineures, les déviantes réfléchissent l'image du monde ainsi projetée²⁵. Est-ce à dire que la non-conformité (sociale, sexuelle) est en soi une condition de l'objectivité (scientifique) ? Et que symétriquement la conformité est une condition de l'erreur (cognitive) ? Ce serait une conclusion hyperbolique. Il faut reconnaître que la multiplication des portraits illustrant « *les avantages et la fécondité de quelques postures de pensée décentrées* » (Lapierre 2004) ne constitue nullement une preuve en soi. Il s'agit nécessairement d'un choix partiel et partial, comme le reconnaît également l'auteure. En outre, le décentrement ou la non-conformité dans un domaine donné, source *potentielle* d'une lucidité spéciale, peut cohabiter avec une grande conformité dans un autre (Ansart 1979)²⁶. La clairvoyance normative dans un ordre donné n'est pas incompatible avec une grande ignorance dans un autre. On peut donc dire plus modestement que dans certaines conditions

²⁵ Un prolongement possible de cette étude consiste à reprendre l'analyse du fonctionnement « normal » de la sociologie, comme discipline institutionnalisée revendiquant une autonomie relative sinon une hégémonie dans l'ordre de la production du savoir sur la société, pour comprendre les raisons, sans doute tant internes qu'externes, sociales et cognitives, qui peuvent expliquer les processus ici notamment examinés.

²⁶ Ansart donne l'exemple de Proudhon, presque seul de son époque à réaliser une dénonciation de l'idéologie étatiste et, dans le même temps, à renforcer le culte de la famille traditionnelle et à faire l'apologie de la puissance paternelle. Inversement, à côté de sa critique de l'idéologie phallocratique, Stuart Mill reste beaucoup plus modéré sur le plan politique et de la critique sociale.

(qui n'ont pas été analysées ici), la situation de non-conformité par rapport à certaines normes sociales peut être l'un des facteurs de la découverte et de l'invention scientifiques dans ce domaine. Il ne s'agit certainement pas d'une condition suffisante, probablement pas toujours d'une condition nécessaire, mais en tout cas, comme les cas évoqués ici le montrent, d'une condition manifestement favorable.

Références

- Ansart Pierre (1979). « Toute connaissance du social est-elle idéologique ? » In Duvignaud Jean (ed). *Sociologie de la connaissance*. Paris, Payot.
- Bourdieu Pierre (1998). *La domination masculine*. Paris, Seuil.
- Butler Judith, Rubin Gayle (2002). *Marché au sexe*. Paris, Epel.
- Chabaud Danielle (1984). « Problématiques de sexes dans les recherches sur le travail et la famille ». *Sociologie du travail*, n° 3.
- Chamberland Line (1997). « Du fléau social au fait social. L'étude des homosexualités ». *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 1.
- Collectif (1984). *Femmes, féminisme et recherches*. Toulouse, AFFER.
- Daune-Richard Anne-Marie, Devreux Anne-Marie (1986). « La reproduction des rapports sociaux de sexe ». In Battagliola Françoise, Combes Danièle, Devreux Anne-Marie, Ferrand Michèle. *À propos des rapports sociaux de sexe. Parcours épistémologiques*. Paris, CSU-CNRS.
- Delphy Christine (1998). *L'ennemi principal*. 1. *Économie politique du patriarcat*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes ».
- (2001). *L'ennemi principal*. 2. *Penser le genre*. Paris, Syllepse « Nouvelles questions féministes ».
- Devreux Anne-Marie (1995). « Sociologie "généraliste" et sociologie féministe : les rapports sociaux de sexe dans le champ professionnel de la sociologie ». *Nouvelles questions féministes*, vol. 16, n° 1.
- Duvignaud Jean (1986). *Hérésie et subversion. Essais sur l'anomie*. Paris, La Découverte « Armillaire ».
- Ellena Laurence, Gaussot Ludovic (2001). « *Le Deuxième Sexe*, les recherches féministes et la sociologie française ». *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 17.
- Foucault Michel (1976). *Histoire de la sexualité*. 1. *La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.

- Gaulejac (de) Vincent (1987). *La névrose de classe : trajectoire sociale et conflits d'identité*. Paris, Hommes et groupes.
- Gaussot Ludovic (2002a). « Cadres sociaux et sociologie des sexes. Une question de sociologie de la connaissance ». In Farrugia Francis (ed). *La connaissance sociologique. Contribution à la sociologie de la connaissance*. Paris, L'Harmattan « Logiques sociales ».
- (2002b). « Domination masculine, consentement et partage des représentations ». *Arob@se*, n° 6 : <http://www.univ-rouen.fr/arobase/v6/gaussot.pdf>
- (2003). « Engagement et connaissance : sens et fonction de l'utopie pour la recherche féministe ». *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 115.
- (à paraître). « Position sociale, point de vue et connaissance sociologique : rapports sociaux de sexe et connaissance de ces rapports ». *Sociologie et sociétés*.
- Gauthier Madeleine (1994). « Entre l'excentricité et l'exclusion : les marges comme révélateur de la société ». *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 2.
- Goffman Erving (1977). « The Arrangement between the Sexes ». *Theory and Society*, vol. 4, n° 3. [trad. française (2002). *L'arrangement des sexes*. Paris, La Dispute « Le genre du monde »].
- Guillaumin Colette (1981). « Femmes et théories de la société : remarques sur les effets théoriques de la colère des opprimées ». *Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2.
- Harding Sandra (ed) (2003). *The Feminist Standpoint Theory Reader. Intellectual and Political Controversies*. New York, Routledge.
- Jami Irène (2003). « Sexe et genre : les débats des féministes dans les pays anglo-saxons, 1970-1990 ». *Cahiers du genre*, n° 34 « La distinction entre sexe et genre. Une histoire entre biologie et culture » (Ilana Löwy, Hélène Rouch, eds).
- Juteau-Lee Danielle (1981). « Visions partielles, visions partiales : visions (des) minoritaires en sociologie ». *Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2.
- Lagrave Rose-Marie (1990). « Recherches féministes ou recherches sur les femmes ? » *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 83.
- Lapierre Nicole (2004). *Pensons ailleurs*. Paris, Stock « Un ordre d'idées ».
- Laufer Jacqueline, Marry Catherine, Maruani Margaret (2003). *Le travail du genre. Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*. Paris, La Découverte « Recherches ».
- Löwy Michael (1985). *Paysages de la vérité. Introduction à une sociologie critique de la connaissance*. Paris, Anthropos.

- Löwy Michael, Perivolaropoulou Nia (2001). « Notes sur la réception de Mannheim en France ». *L'homme et la société*, n° 140-141.
- Lukacs György (1960). *Histoire et conscience de classe : essai de dialectique marxiste*. Paris, Minuit.
- Mannheim Karl (1956). *Idéologie et utopie*. Paris, Marcel Rivière.
- (2001). « De la concurrence et de sa signification dans le domaine de l'esprit ». *L'homme et la société*, n° 140-141.
- Mathieu Nicole-Claude (1991). *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes.
- Millen Dianne (1997). « Some Methodological and Epistemological Issues Raised by Doing Feminist Research on Non-Feminist Women ». *Sociological Research Online*, vol. 2, n° 3. (<http://www.socresonline.org.uk/2/3/3.html>).
- Millett Kate (1970). *Sexual Politics*. Garden City, N.Y., Doubleday [trad. française (1971). *La politique du mâle*. Paris, Stock « Points. Actuels »].
- Moscovici Serge (1979). *Psychologie des minorités actives*. Paris, PUF « Sociologies ».
- Nouvelles questions féministes* (1981). « La contrainte à l'hétérosexualité », vol. 1, n° 1.
- Ollivier Michèle, Tremblay Manon (2000). *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*. Paris & Montréal, L'Harmattan.
- Picq Françoise (1993). *Libération des femmes : les années mouvements*. Paris, Seuil « Libre à elles ».
- Rabinow Paul (1988). *Un ethnologue au Maroc*. Paris, Hachette « Histoire des gens ».
- Ricœur Paul (1986). *Lectures on Ideology and Utopia*. New-York, Columbia University Press [trad. française (1997). *L'idéologie et l'utopie*. Paris, Seuil « La couleur des idées »].
- Simmel Georg (1999). « Excursus sur l'étranger ». In Simmel Georg. *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation*. Paris, PUF « Sociologies ».
- Simon Pierre-Jean (1983). « Le sociologue et les minorités : connaissance et idéologie ». *Sociologie et sociétés*, vol. 15, n° 2.
- Weber Max (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Paris, Plon « Recherches en sciences humaines ».
- Wittig Monique (2001). *La pensée straight*. Paris, Balland « Modernes ».